



RÉCITS INÉDITS DE **SIMON BOULERICE**, **DOMINIQUE DEMERS**, **ERIC DUPONT**
ET **HEATHER O'NEILL** PUBLIÉS À L'OCCASION DE L'EXPOSITION

NUIT S

DE MÉLASSE ET DE MORUE

— ERIC DUPONT

De temps en temps, la nuit, Cook Murphy laisse Salvinio sortir de la cachette qu'il lui a aménagée sous son lit. Il l'assoit, le nourrit et change le pansement sur son oreille droite en lui présentant pour la centième fois ses excuses. Salvinio mastique furieusement morue et galette à la mélasse sans comprendre les mots anglais. C'est en ouvrant un baril à coup de hache, quelques heures à peine après avoir perdu de vue le Corcovado, que Cook l'a trouvé. Un cri. Il l'a caché en vitesse dans sa cabine après avoir nettoyé les taches de mélasse et de sang qui maculaient la cuisine.

La lune brille à travers le hublot de Cook, occupé à montrer à Salvinio la planche *Noms des taches de la Lune*, son index pointant tour à tour la page du grand livre et la pleine lune qui les inonde de sa lumière.

— C'est la mer de la Tranquillité.

Salvinio répète les mots gauchement. Cook Murphy se dit qu'il aurait dû voler au capitaine des livres qui lui auraient permis de montrer à Salvinio les terres nordiques où le bateau les emmène plutôt que des cartes des mers lunaires et des nuits célestes. Quand il ne parle pas, Salvinio affiche une expression placide que Cook prend pour de l'angoisse, mais qui n'est en réalité rien d'autre que de l'étonnement. Ce blanc le soigne, lui donne le boire et le manger. La bière le fait rire et calme la nausée. Salvinio cherche d'autres correspondances entre la face de la lune et le dessin. Il pointe une tache sur la planche.

— C'est la mer des Pluies.

Cook s'exprime en mimant de ses doigts la pluie qui tombe.

— Mais là où je t'emmène, on a la mer des Neiges !

Il s'esclaffe seul en tapant sur l'épaule de son passager clandestin. Chaque fois qu'il touche à Salvinio, Cook se désole de sa maigreur.

— Tiens, mange ce biscuit.

Paru dans les journaux de Rio de Janeiro : *Esclave en fuite. Répond au nom de Salvinio. Récompense promise.* Mais les voiliers de la compagnie Robin sont déjà loin. Après avoir

déchargé trois cents barils de morue gaspésienne bas de gamme, pitance salée donnée aux esclaves des plantations, ils sont repartis avec deux cent quatre-vingt-dix-neuf barils de mélasse et un autre contenant Salvinio, un garçon d'Angola acheté deux ans auparavant pour être affecté au nettoyage des quais dans le port de Rio.

Tant que la morue gaspésienne s'échangera contre des rivières de mélasse brésilienne, Cook Murphy aura du travail sur les voiliers de la compagnie Robin. Pour se moquer de lui, un marin lui a récemment expliqué qu'il allait probablement devoir travailler même après sa mort pour rembourser ses dettes à son employeur qui lui vend aliments, vêtements, outils et ustensiles, qu'il n'a pas le droit de se procurer ailleurs, et qui sont déduits de son salaire. Préparer les *sea biscuits* pose moins de problèmes à Cook Murphy que l'arithmétique. Il ne sait pas encore comment il fera pour faire descendre Salvinio à terre discrètement. Il sait que le capitaine – un homme qui sait compter –, s'il le découvrait, serait capable de le vendre à des planteurs américains. C'est pour cela que Cook le cache. Il arrive au cuisinier de nettoyer la peau de son passager à l'aide d'un linge.

– Tu es encore collé de mélasse.

Salvinio trouve que l'étoffe chatouille. Il s'endort habituellement après cette toilette nocturne. Les vents contraires ont forcé le navire à mouiller longtemps au Cap-Breton, où Salvinio s'est enrhumé. Il grelotte dans l'air glacé d'octobre. La nuit, Cook Murphy s'étend sur le flanc du garçon fiévreux, pour réchauffer la couchette. Sur la planche du livre, Salvinio arrête son doigt. Le cuisinier philosophe.

– La mer de la Sérénité a la forme d'un cœur. Elle se traverse très vite. Tu ne la reverras plus.

Ils arrivent dans la baie des Chaleurs pendant les premiers jours de novembre. Il tombe une neige épaisse qui permet à Cook Murphy de décharger le baril contenant Salvinio sans être vu. Un feu de foyer éclaire le visage de Mother Murphy, qui attend dans la maison de bois à quelques pieds du rivage. Elle ne bronche pas en voyant Salvinio sortir du baril que son fils vient d'ouvrir. La mère pose des yeux une question.

– Son nom ? Salvinio, je l'ai trouvé dans la mélasse.

– On va t'appeler Freeman.

La vieille caresse la joue du fugitif. C'est sous ce nom qu'elle le déclarera aux agents de recensement qui passeront dans son hameau en 1861. Le garçon, toujours pieds nus, se plante devant la fenêtre. La neige qui tombe se reflète dans ses yeux noirs du Brésil que les flocons amusent. La vieille sourit.

– Ça, c'est l'hiver, ton nouveau maître.

LE GRAND NOIR

— DOMINIQUE DEMERS

Tous les soirs, à l'heure du Grand Noir, Louis-Philippe compte lentement jusqu'à dix.

À un, l'armée de soldats de plomb se met au garde-à-vous. À deux, le vieux chien au pelage râpé tend l'oreille. À trois, l'ours en peluche secoue ses petites pattes. À quatre, le singe de chiffon réunit son courage. À cinq, les princesses et les rois du grand livre de contes se préparent à affronter la menace.

À six, la fenêtre grince à peine. À sept, Louis-Philippe perçoit l'infime frémissement derrière les rideaux. À huit, des pas glissent sur le plancher. À neuf, une haleine tiède, détestablement fétide, atteint Louis-Philippe, enfoui sous ses couvertures. À dix, le temps s'arrête et un son monstrueux déchire le silence.

Il est là, tout près. L'horrible, l'affreux, le vilain, l'exécration, l'épouvantable : le Grand Noir ! Il avance sournoisement, enveloppé de ténèbres.

Parfois, l'éclair d'un instant, Louis-Philippe distingue sa haute silhouette, son chapeau de sorcier, ses cheveux filasses, son long manteau balayant le sol, ses mains décharnées aux ongles crochus serrant une branche affûtée, aussi pointue qu'une épée.

Dès que la pointe de cette arme redoutable touche le corps d'un enfant, le pauvre se métamorphose en crapulot, une infecte chose grouillante avec une tête de petit humain sur un corps de grenouille parsemé d'écailles.

Mille fois déjà, Louis-Philippe a hurlé à mort, alertant ses parents afin qu'ils volent à son secours, qu'ils éloignent le Grand Noir ou, mieux, qu'ils le tuent. Mille fois, ses parents sont accourus, n'ont rien vu, se sont fâchés et ont abandonné Louis-Philippe à la plus vile de toutes les créatures qui hantent la nuit.

Le Grand Noir est aussi méchant que perfide. Même si son but ultime est de transformer les enfants en crapulots, il peut, au passage, éborgner une poupée, rompre le bras d'un brave soldat, plonger ses doigts griffus entre les pages d'un beau grand livre pour en extraire un lutin et l'avaler tout rond.

Le vilain progresse lentement vers le lit, toujours sans bruit. Seule son haleine qui pue le moisi et le poisson pourri permet au petit garçon de deviner sa progression. Deux pas encore et le Grand Noir pourra, du bout de son arme maléfique, piquer le ventre de Louis-Philippe à travers les couvertures. L'enfant serre les lèvres pour ne pas crier.

Le voile de la nuit s'écarte tout à coup et le petit garçon voit le Grand Noir tout près de lui. Ses prunelles mauves brillent méchamment, les poils de son nez frémissent et sa bouche s'ouvre sur de longues dents grises, capables de dévorer un lion tout cru.

Le cœur de Louis-Philippe cogne contre sa poitrine. Non, erreur ! C'est le roulement de tambour de la garde rapprochée. Sur la table basse à côté du lit, les soldats orientent la gueule béante des canons vers le danger. Ils sont prêts à faire feu et à bombarder l'ennemi lorsque le Grand Noir les abat d'un geste puissant. Les soldats tombent comme des quilles.

L'infâme créature compte profiter du répit, le temps que les soldats reprennent position, pour attaquer Louis-Philippe. Le petit garçon s'imagine déjà prisonnier du corps disgracieux d'un crapulot. Ses parents ne le reconnaîtront plus, ses amis le fuiront, il ne pourra plus jamais rire, courir, crier, manger, s'amuser.

Heureusement, les jouets sur l'étagère n'ont pas dit leur dernier mot. Sur les conseils du vieux chien si sage, l'ourson déplace avec effort le grand livre de contes et se hisse au sommet. Le singe escalade à son tour le mur de papier, puis grimpe sur les épaules de l'ourson. Les pattes du petit ours tremblent sous le poids de son compagnon, mais il tient bon.

Ils ont travaillé à la hâte, communiquant par signes pour ne pas alerter le Grand Noir. Malgré tout, la haute silhouette se retourne brusquement. Un cri diabolique fuse de la bouche cruelle.

Au prix de pénibles efforts, le singe s'étire au maximum. Il est tout près du but. Si seulement il mesurait un centimètre de plus ! Il pourrait bien sûr sauter pour atteindre la cible, mais au risque de s'écraser sur le sol et d'être capturé.

Un sifflement sordide s'échappe de la bouche du Grand Noir. Le singe de chiffon sait que la vie de son maître et meilleur ami est en danger. La sienne et celle de tous ses compagnons aussi. Alors, n'écoulant que son cœur, il s'élance.

Et réussit ! Du bout de sa patte, il appuie sur l'interrupteur. La lumière jaillit, faisant fuir la nuit et le Grand Noir aussi. Avec l'aide du vieux chien, du petit ours, des braves soldats et de tous les personnages tapis entre les pages du grand livre, le singe de chiffon a vaincu l'ennemi.

Louis-Philippe se lève. Il réunit tous ses amis et les emporte avec lui dans son lit. Alors, enfin, il ferme les yeux et bascule dans des rêves délicieux.

CŒURS VOLÉS

HEATHER O'NEILL

Violette songeait parfois à celle qu'elle était à sa descente du train à Montréal en 1936. Elle avait peur de tout et de tous. Elle portait des bottes trop grandes et un manteau usé jusqu'à la corde hérité de son grand-père. Elle avait tellement honte de son allure. Il ne lui serait jamais venu à l'esprit qu'on puisse la trouver belle. Ce n'était qu'après son arrivée à Montréal qu'on lui avait dit pour la première fois qu'elle était jolie.

Elle savait qu'aux yeux de certains la nature est pleine de charmes, mais, pour elle, il n'y avait pas de plus beau spectacle que la ville. Elle en aimait tous les détails. Au-dessus de la porte de la taverne était perchée une gargouille à tête de cochon qui lui souriait chaque fois qu'elle passait par là. Sur le toit de l'église, une Vierge Marie nimbée d'un halo d'étoiles d'acier semblait réprimer un bâillement. La ville possédait une absurdité dont la nature était dépourvue.

Elle travaillait comme serveuse quand elle avait fait la connaissance de Frank. Ils avaient tous les deux les yeux de la même teinte de bleu. Il avait glissé la main dans sa poche et en avait sorti un collier de perles qu'il avait laissé tomber dans sa tasse de thé en guise de pourboire. Ils étaient ensemble depuis ce moment-là, et vivaient dans une minuscule chambre d'hôtel de la rue Sainte-Catherine. Le papier peint était d'un merveilleux bleu céruléen, alors c'était toujours l'été entre ses murs. L'édredon était couvert de roses dorées et le matelas soupirait sous le poids des fantômes de tous les amoureux qui l'avaient partagé avant eux. Les fenêtres fissurées donnaient sur la rue bordée de boîtes de nuit. Quand ils étaient nus, leurs corps changeaient de couleur au gré des lampes des marquises.

Ensemble, ils dévalisaient des banques. Violette allait repérer les lieux une semaine avant, pour dresser un plan détaillé. Une femme en train de fouiner n'éveillait jamais les soupçons. Elle avait un visage qui transpirait l'innocence. Et plus elle commettait de crimes, plus elle avait l'air innocente. Ses joues rosissaient, ses yeux souriants devenaient d'un bleu plus pâle. Elle marchait d'un pas sautillant.

Pendant le cambriolage, elle faisait semblant d'être une cliente comme les autres et Frank la prenait en otage. Elle était capable de supplier, de sangloter et de trembler violemment de tout son corps. Frank disait qu'il était parfois tellement convaincu par son numéro qu'il lui arrivait de craindre pendant un moment d'avoir empoigné la mauvaise femme. Après, ils en hurlaient de rire en buvant du vin, à moitié dévêtus, sur le lit de leur chambre d'hôtel.

Quand Frank et Violette allèrent pour la première fois en boîte de nuit, la chanteuse sur la scène avait les cheveux lissés sur le côté et portait une robe blanche faite de rubans de soie.

Elle avait la voix épaisse et veloutée comme du sirop. Il n'était pas explicitement question de sexe dans sa chanson, mais elle avait une façon tellement suggestive de susurrer qu'elle restait au lit pour regarder la lune que Violette sentit naître un puissant désir en elle. Après cela, Frank et elle firent le tour de tous les clubs de la rue Sainte-Catherine. Ils dépensaient sans compter pour s'offrir des martinis et des mets coûteux, et puis s'accrochaient l'un à l'autre en rentrant ivres. L'univers fourmillait des constellations des différents théâtres, restaurants et cabarets.

Ils passaient des après-midi entiers au cinéma. Entre les projections, on présentait des numéros de variétés. Un chimpanzé en smoking apparaissait, fumant une cigarette, et les faisait éclater de rire. Rien, dans le film des nouvelles, ne laissait deviner que la vie serait jamais autre chose que plaisir et opulence. Ils resteraient des enfants gâtés jusqu'au jour de leur mort, obtenant tout ce que leur cœur désirait.

Ils avaient depuis longtemps l'intention de trouver un logis plus grand que la chambre d'hôtel, mais l'argent leur filait entre les doigts. Un matin, Violette entra chez le marchand du coin vêtue d'une robe à 30 \$ dont le prix était encore fixé à l'ourlet. Elle valsa paresseusement dans les allées tandis que les autres clients, en vêtements de travail, s'apprêtaient à commencer leur journée. Ils la trouvèrent belle et charmante mais ne l'envièrent pas, car ils savaient que l'existence qu'elle menait ne pouvait pas durer. Être cambrioleur, c'est une suspension consentie de l'incrédulité et, tôt ou tard, la réalité du monde finit par vous réveiller.

Frank et Violette étaient au musée un dimanche quand elle montra du doigt, dans le portrait d'une aristocrate française, une paire d'escarpins colorés. Elle trouvait ces chaussures si jolies. Brodées de fleurs rouges et mauves, elles avaient des talons dorés. Frank lui en fit confectionner une paire identique. Il voulait lui offrir des choses que personne d'autre ne pouvait lui donner, faites spécialement pour elle. Il les décrivit au cordonnier, et lui commanda d'en laisser le bout ouvert de sorte qu'on puisse apercevoir les jolis ongles vernis de Violette. Le cordonnier les recouvrit d'un brocart de soie coloré dont les fleurs faisaient penser à des étoiles rayonnantes. C'étaient d'adorables escarpins de danse, mais Violette les portait tous les jours, qu'elle dansât ou non.

Lors du cambriolage suivant, tandis que Frank la traînait hors de la banque, l'une des chaussures de Violette glissa et fut laissée dans les marches. En prenant le joli escarpin, le détective se dit qu'une visite chez les cordonniers du centre-ville l'aiderait à éclaircir le mystère de celle qui avait ainsi trouvé chaussure à son pied.

Traduit par Dominique Fortier

LE PASSÉ QUI SURVIT

— SIMON BOULERICE

Tu viens de partir. Tu ne passeras pas la nuit ici. Tu as laissé les draps défaits. La forme me rappelle encore ton corps. Cette nuit, je vais dormir avec un fantôme roux.

Il y a de tes cheveux. Il y a de ton odeur. C'est là, partout sur mon oreiller brodé.

Je pige méticuleusement tes cheveux un à un et les rassemble pour en faire un bouquet mince, pareil à de la soie dentaire. Mais une soie dentaire qui loge, plutôt qu'elle ne déloge.

Tu es une vraie rousse, toi. La racine ne ment jamais. C'est orange d'un bout à l'autre. Moi, mon roux est trafiqué. Je ne serais rien sans mes teintures de pharmacie.

Tout est faux sur moi : mes cheveux comme mes vêtements qui détonnent.

Mes amies considèrent que je suis née à la mauvaise époque. Tu le sais : je vends des robes médiévales dans une boutique, quelque part dans le Vieux-Montréal. Quand j'enfile les robes sanglées et romantiques pour le travail, j'ai l'impression d'habiter enfin ma peau. Je me révèle mieux quand je m'extrais de ma contemporanéité.

Toi aussi, tu semblais de cet avis. Quand tu es venue à la boutique ce matin, tu semblais dépaysée, le visage perdu dans ta crinière flamboyante. Tu cherchais une robe pour un mariage à thématique médiévale. Tu m'as alors avoué détester « les affaires comme *Game of Thrones* ».

J'ai ri et je t'ai proposé une robe sans te demander tes mensurations; c'est comme si je connaissais déjà ton corps par cœur. La robe semblait avoir été cousue à même ta peau : tu étais sensationnelle. Tu n'as pas rougi quand je t'ai complimentée. Mais tu as ausculté les lignes de vie au creux de ma main en me prédisant que je passerais une belle nuit.

Tu as volé le stylo sur le comptoir et tu as gravé ton numéro de téléphone dans ma paume.

Le soir même – ce soir donc –, tu étais dans mon appart parfumé aux chandelles à la verveine et à la cannelle. Tu as atterri dans ma chambre de ton propre chef. Tu semblais plus dégourdie que moi. Moi, j'étais intimidée par ta dégainée et par ta rousseur infinie.

- On dirait une cabine chic du *Titanic*.
- Avant ou après le naufrage ? t'ai-je demandé en riant.
- Avant.

Tu as tenté d'ajuster quelque chose dans ta chevelure incendiaire devant le miroir de ma commode rouge. Je me suis dit : elles vont bien ensemble. Tu as touché solennellement à mes objets *vintage*, acquis petit à petit au cours des dernières années. Tu semblais bénir tous mes accessoires. Tu as effleuré mon miroir à main pour jauger l'étain plus que ton propre reflet. Avec tes faux ongles au vernis ivoire, tu as pianoté sur les dents fines et nacrées de mon peigne et j'ai ressenti une musique silencieuse. Tu t'es servie dans mon eau de Cologne pour oindre tes poignets. Tu as finalement jeté ton dévolu sur ma brosse, que tu as plongée dans ta crinière fauve. C'était indomptable, comme mon désir pour toi.

J'étais figée devant ce spectacle à la sensualité inouïe.

Tu t'es dirigée vers mon lit, as bifurqué vers ma table de nuit où reposait *Les Chansons de Bilitis* de Pierre Louÿs. Tu t'es mise à feuilleter les pages du recueil de poésie. Au hasard, tu as arrêté ton choix sur un de mes poèmes préférés.

- « Je laisserai le lit comme elle l'a laissé, défait et rompu, les draps mêlés, afin que la forme de son corps reste empreinte à côté du mien.

« Jusqu'à demain, je n'irai pas au bain, je ne porterai pas de vêtements et je ne peignerai pas mes cheveux, de peur d'effacer les caresses.

« Ce matin, je ne mangerai pas, ni ce soir, et sur mes lèvres je ne mettrai ni rouge ni poudre, afin que son baiser demeure.

« Je laisserai les volets clos et je n'ouvrirai pas la porte, de peur que le souvenir resté ne s'en aille avec le vent. » C'est beau.

Tu as refermé le livre sans voir que les mots m'avaient fait frissonner. Tu as fait tinter le chapeau de mon cadran western et tu as dit qu'il était l'heure de se mettre au lit. Et sans ambages, tu t'es glissée dans mes draps. Je t'y ai rejointe sur la pointe des pieds, pour ne pas déranger mon cœur emballé.

On a fait l'amour comme on tente de maîtriser un incendie : c'était désespéré. Il y avait quelque chose de si fragile en toi qui irradiait au milieu de mes draps. Puis, tu m'as embrassée sur les joues, tu as enfilé à la hâte tes vêtements H&M tombés au pied du lit, et tu es partie comme une voleuse.

Tu n'es pas restée à dormir : le naufrage a eu lieu.

À présent, au milieu de ma cabine du *Titanic*, j'évalue mon vertige, tes soies dentaires rousses dans ma main navrée. Je dépose le tout sur ma commode, comme une relique précieuse. Puis, une tache pure sur mes draps lavande : la blancheur d'une touche de piano. C'est un ongle dur, dont la fausseté rappelle ma teinture rousse. Je le ramasse et l'insère dans mes *Chansons de Bilitis*, à la page du poème « Le passé qui survit ». Tu n'es pas restée – très bien – mais tu seras un marque-page.

Il fait très chaud. Je me refuse d'ouvrir la fenêtre. Pas de ventilateur non plus. Je me blottis contre le souvenir de ton corps. Dans ma paume, la moiteur de notre sexualité a effacé tes chiffres. Alors, je me détaille la ligne de vie. Je ne connais rien de ce qui m'attend.

ERIC DUPONT



Eric Dupont est né en 1970 à Amqui, au Québec. À l'âge de seize ans, il quitte sa Gaspésie natale pour une année d'études en Autriche. Happé ensuite par la grande ville, il vivra notamment à Ottawa, Salzbourg, Berlin, Toronto et Montréal. Auteur de *Voleurs de sucre*, *La logeuse* et *Bestiaire*, il est lauréat de plusieurs prix littéraires, dont le Prix des libraires et le Prix des collégiens en 2013, pour son roman *La fiancée américaine*, aussi finaliste au prix Giller de la Banque Scotia 2018. Dans son tout dernier roman intitulé *La route du lilas*, publié en 2018, il invite le lecteur à l'accompagner dans un *road trip* horticole à travers l'Autriche, le Brésil et l'Amérique du Nord.

Ses écrits sont caractérisés par des interventions inopinées du surnaturel dans le monde réel, un humour parfois mordant et un ton léger qui n'exclut jamais la profondeur.

Photo : Justine Latour

DOMINIQUE DEMERS



Docteure en littérature jeunesse, écrivaine et conférencière, Dominique Demers est bien connue pour ses livres jeunesse qui lui ont valu de nombreux prix. Pour l'année 2009-2010 seulement, elle a remporté quatre distinctions prestigieuses : le Prix jeunesse des univers parallèles, le Prix Québec/Wallonie-Bruxelles et le Prix des lecteurs 15-18 ans Radio-Canada/Centre FORA pour *Jacob Jobin, Tome 1 – L'élu*, ainsi que le prix Raymond-Plante pour son engagement exceptionnel dans le monde de la littérature jeunesse.

Ses premiers romans destinés aux adultes, les best-sellers *Le pari* et *Marie-Tempête*, lui ont permis de conquérir des milliers de lecteurs. Certaines de ses œuvres ont de plus fait l'objet d'adaptations cinématographiques et la série *Mlle Charlotte* s'est vendue au Québec et en France à près d'un demi-million d'exemplaires, sans compter les traductions ! *Une infirmière du tonnerre*, un huitième titre, s'est ajouté à la populaire série en 2018.

Photo : Martine Doyon

HEATHER O'NEILL



Heather O'Neill est romancière, nouvelliste et essayiste. Son œuvre, incluant *Lullabies for Little Criminals* (*La ballade de Baby*), *The Girl Who Was Saturday Night* (*Mademoiselle Samedi soir*) et *Daydreams of Angels* (*La vie rêvée des grille-pain*), lui a valu d'être finaliste deux années de suite pour les Prix littéraires du Gouverneur général (catégorie Fiction), le prix Orange de la fiction et le prix Giller de la Banque Scotia. Elle a remporté le prix CBC Canada Reads, le prix Paragraphe Hugh MacLennan pour une œuvre de fiction et le prix Danuta Gleed. Son dernier roman s'intitule *The Lonely Hearts Hotel* (*Hôtel Lonely Hearts*). Elle est née et a grandi à Montréal, où elle vit aujourd'hui.

Photo : Julie Artacho

SIMON BOULERICE



Formé en écriture, en danse et en théâtre, Simon Boulerice est un touche-à-tout épanoui. Chroniqueur radio (*Plus on est de fous, plus on lit!*) et télé (*Formule Diaz* et maintenant *Cette année-là*), il navigue également entre le jeu, la mise en scène et l'écriture.

Il écrit du théâtre, de la poésie et des romans, tant pour adultes que pour enfants. Parmi sa quarantaine de titres publiés, figurent les célébrés *Simon a toujours aimé danser*, *Martine à la plage*, *Javotte*, *Edgar Paillettes*, *PIG*, *Les garçons courent plus vite*, *Florence et Léon* et *L'enfant mascara*.

Ses œuvres, traduites en sept langues, ont été finalistes, notamment, aux Prix littéraires du Gouverneur général, au Prix des libraires et aux Prix de la critique. À 37 ans, Simon Boulerice fait encore la *split* au moins une fois par jour. Pour l'heure, ses os et ses muscles tiennent bon.

Photo : Camille Tellier

NUITS 26/09/2019 —
07/03/2021

PRÉSENTÉE PAR



Renaud-Bray

Salon du livre
de Montréal

MONTREAL
GAZETTE

TOURISME /
MONTREAL



Parc Jean-Drapeau



Montreal®

Québec

Musée
STEWART
Museum ■ ■ ■

ÎLE SAINTE-HÉLÈNE